

affectez avec moi ? C'est une chose vraiment étrange, que vous soyez d'autant moins poli que je le suis d'avantage. On me persécute pendant des années pour que je vous fasse des mines gracieuses, et, quand je m'épuise à vous en faire, vous boudez ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce qui vous passe par la tête ?... Infiniment curieuse de le savoir.

—C'est bien simple, et je vais vous l'apprendre en deux mots. Il me passe par la tête qu'après avoir été peu aimable avec moi, vous l'êtes maintenant presque trop.... J'en suis sincèrement touché et charmé ; mais je crains véritablement quelquefois de trop détourner à mon profit des attentions auxquelles je n'ai pas seul droit. Vous savez combien j'aime votre mari.... Il ne peut être question ici de jalousie, bien entendu ; mais l'affection d'un homme est fière et ombrageuse. Sans descendre à des sentiments bas et d'ailleurs impossibles, Pierre, se voyant un peu négligé, pourrait se froisser, s'attrister, et nous en serions tous deux désespérés, n'est-ce pas ?

—Je ne sais rien faire à demi, dit-elle avec un geste d'impatience. On ne change pas son naturel. C'est avec mon cœur à moi, et non avec celui d'un autre, que j'aime et que je hais.... Et puis.... pourquoi n'entrerait-il pas dans mes idées de donner de la jalousie à Pierre ?... Ma vieille haine légendaire pour vous a peut-être fait ce savant calcul.... Il vous tuerait, ou moi, et ce serait un dénoûment comme un autre.

—Vous me permettez bien d'en préférer un autre, dit Lucan, essayant toujours, mais sans grand succès, de donner un tour enjoué à ce farouche entretien.

—Au reste, continua-t-elle, rassurez-vous, mon cher monsieur. Pierre n'est pas jaloux.... Il ne se doute de rien, comme on dit dans les vaudevilles !

Elle eut un de ses rires mauvais et reprit aussitôt d'un ton sérieux :

—Et de quoi se douterait-il, si je suis aimable pour vous, c'est par ordre.... et personne ne peut savoir jusqu'à quel point j'y mets du mien.

—Je suis persuadé que vous ne le savez pas vous-même, dit-il en riant. Vous êtes une personne naturellement agitée ; il vous faut de l'orage, et quand il n'y en a pas, vous l'imitez.... Que vous aimiez ou que vous n'aimiez pas votre beau-père, cela n'a rien au fond de très dramatique.... Il n'y a lieu ici qu'à des sentiments très simples et très ordinaires.... Il faut bien les compliquer un peu.... n'est-ce pas, ma chère ?

—Oui, —mon cher ! —dit-elle en accentuant ironiquement le dernier mot.

Puis elle lança son cheval au galop.

—On touchait alors à la lisière des bois. Il la vit bientôt quitter la route directe qui les traversait et prendre un sentier à travers la bruyère comme pour se jeter en pleine futaie. Au même instant, Clotilde accourut près de lui, et, lui touchant l'épaule du bout de sa cravache :

—Où va donc Julia ? dit-elle vivement.

Lucan répondit par un geste vague et par un sourire.

—Je suis sûre, reprit Clotilde, qu'elle va boire à cette fontaine là-bas.... Elle se plaignait tout à l'heure d'avoir soif.... Suivez-là, mon ami, je vous en prie, et empêchez-la.... Elle a si chaud !.... Cela peut être mortel.... Courez, je vous en supplie !

M. de Lucan rendit la main à son cheval qui partit comme le vent. Julia avait déjà disparu sous le couvert du bois. Il suivit sa trace ; mais sous la futaie les racines et la pente du terrain ralentirent un peu sa marche. A quelque

distance, dans une clairière étroite, le travail des siècles et la filtration du sol avaient creusé une de ces fontaines mystérieuses dont l'eau limpide, les parois revêtues de mousse et l'air de profonde solitude enchantent l'imagination, et en ont fait jaillir tant de poétiques légendes. Quand M. de Lucan put apercevoir de nouveau Julia à travers les arbres, elle avait mis pied à terre. Son cheval, admirablement dressé, demeurait immobile à deux pas, broutant le feuillage, pendant que sa maîtresse, à genoux et penchée sur le bord de la fontaine, buvait dans ses mains.

—Julia, je vous en prie ! dit M. de Lucan en élevant la voix.

Elle s'était relevée par une sorte de bondissement léger : elle le salua gaiement.

—Trop tard, monsieur ! dit-elle ; mais je n'ai bu que quelques gouttes, quelques petites gouttes seulement, je vous jure !

—Vous êtes vraiment folle ! dit Lucan, qui était alors tout près d'elle.

—Le pensez-vous ?

Elle agitait ses mains blanches et superbes, qui lui avaient servi de coupe et qui semblaient secouer des diamants.

—Donnez-moi votre mouchoir !

Lucan lui donna son mouchoir. Elle s'essuya les mains gravement ; puis, en lui rendant le mouchoir de la main droite, elle se dressa un peu sur ses pieds et lui présenta la main gauche à la hauteur du visage :

—La ! ne boudez plus !

Lucan baisa la main.

—L'autre maintenant, reprit-elle.... Ne pâlissez donc pas, mon ami !

M. de Lucan affecta de n'avoir pas entendu ces dernières paroles, et descendit brusquement de cheval.

—Il faut que je vous aide à remonter, dit-il d'une voix sèche et dure.

Elle mettait ses gants le front baissé. Tout à coup, relevant la tête, et, le regardant d'un œil fixe :

—Quelle misérable je fais, n'est-ce pas ? dit-elle.

—Non, dit Lucan, mais quelle malheureuse !

Elle s'appuya contre un des arbres qui ombrageaient la source, la tête à demi renversée et une main sur les yeux.

—Venez ! dit Lucan.

Elle obéit, et il l'aïda à se remettre à cheval. Ils sortirent du bois sans se parler, regagnèrent la route et eurent bientôt rejoint la cavalcade.

A peine échappé aux angoisses de cette scène, M. de Lucan n'hésita point à penser que l'éloignement de Julia et de son mari en devait être la conséquence nécessaire et immédiate ; mais quand il vint à chercher les moyens de provoquer leur brusque départ, son esprit se perdit dans des difficultés insolubles. Par quel motif, en effet, justifier aux yeux de Clotilde et de M. de Moras une détermination si nouvelle, si imprévue ? On était au milieu du mois d'août, et il était convenu dès longtemps que toute la famille retournerait à Paris le 1er septembre. La proximité même du terme fixé pour le départ général donnerait plus d'in vraisemblance au prétexte invoqué pour expliquer cette séparation soudaine. Il était presque impossible qu'elle n'éveillât pas dans l'esprit de Clotilde et dans celui du comte des soupçons irréparables, des lumières mortelles pour le bonheur de l'un et de l'autre. Le remède était véritablement plus menaçant que le mal lui-même ; car, si le mal était grand, il était du moins inconnu de ceux dont il aurait